**Hypokhâgne, Parcours 2, séance 4**

**La jalousie de Mme de Clèves**

Johannes Vermeer, *Jeune femme lisant une lettre*, 1657.

*Mme de Clèves vient de lire une lettre qu’elle croit adressée à M. de Nemours.*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10 | Mme de Clèves lut cette lettre et la relut plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avait lu. /Elle voyait seulement [que M. de Nemours ne l'aimait pas [comme elle l'avait pensé]], et [qu'il en aimait d'autres [qu'il trompait comme elle]]. Quelle vue et quelle connaissance pour une personne de son humeur, [qui avait une passion violente], [qui venait d'en donner des marques à un homme] [qu'elle en jugeait indigne] et à un autre [qu'elle maltraitait pour l'amour de lui] ! // Jamais affliction n'a été si piquante et si vive ; il lui semblait [que ce qui faisait l'aigreur de cette affliction était ce [qui s'était passé dans cette journée]] et [que, [si M. de Nemours n'eût point eu lieu de croire] [qu'elle l'aimait], elle ne se fût pas souciée [qu'il en eût aimé une autre]]. //Mais elle se trompait elle-même, et ce mal, qu'elle trouvait si insupportable, était la jalousie avec toutes les horreurs [dont elle peut être accompagnée]. |

**Introduction :**

**Au XVIIe siècle, le roman est encore un genre considéré comme mineur, qui n’a pas acquis ses lettres de noblesse. Cependant, c’est aussi un genre très dynamique, qui séduit un public de plus large et qui affine ses procédés pour rendre compte de la psychologie féminine, notamment. On peut penser à la carte de Tendre dans *Clélie ou Histoire romaine* de Mlle de Scudéry, mais aussi aux analyses fines du roman *La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette, publié en 1678.**

**Dans cet extrait, l’héroïne, la princesse de Clèves, exprime sa jalousie lors de la lecture d’une lettre qu’elle croit tombée de la poche de l’homme qu’elle aime : Monsieur de Nemours. Elle pense alors que son amant entretient une autre liaison.**

**Lecture**

Ce passage, qui forme un seul paragraphe, permet au lecteur d’avoir accès aux pensées et aux émotions du personnage : c’est un soliloque ou monologue intérieur.

**Problématique : en quoi le soliloque met-il en évidence la jalousie de la Princesse de Clèves ?**

Nous pouvons trouver deux mouvements dans cet extrait :

* **Lignes 1 à 6 : le ressassement et la confusion de la Princesse**
* **Lignes 6 à 11 : l’examen de conscience**

1. **Le ressassement et la confusion l. 1-6**

**Le premier mouvement est consacré à la confusion de la Princesse de Clèves au moment de la lecture de la lettre : le point de vue interne choisi par la narratrice permet au lecteur de se rendre compte de la perte de repères de la princesse et de sa prise progressive de conscience.**

* 1. **La perte de repères (point de vue interne)**

**L’extrait commence par la découverte malheureuse du contenu de la lettre : ce que lit la princesse la bouleverse.**

Mme de Clèves lut cette lettre et la relut plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avait lu.

**« lut, relut, avait lu »** : L’extrait commence par un polyptote c’est-à-dire une répétition du verbe « lire » sous différentes formes et temps verbaux pour exprimer l’état de confusion de Mme de Clèves. Le passé simple (temps de référence) montre que dans cette phrase, c’est la voix de la narratrice que nous entendons avec un point de vue interne.

Le GN « **plusieurs fois »** souligne encore cette répétition d’actions.

**« sans savoir, néanmoins »** : Malgré cette répétition de l’action de lire, ces deux expressions négatives (préposition + infinitif et adverbe) témoigne de l’inefficacité de la lecture. La princesse semble avoir perdu ses capacités mentales tant la lecture de la lettre la submerge d’émotions.

* **Le point de vue interne permet de rendre compte des sentiments qui bouleversent la princesse.**
  1. **La prise de conscience (pensées rapportées au style indirect)**

**Les pensées de Mme de Clèves sont ensuite exprimées : la princesse semble remettre en question tout ce qu’elle pensait de M. de Nemours, mais elle le fait sous le coup de l’émotion. Le temps des verbes change : nous avons surtout de l’imparfait car nous sommes projetés dans la tête de la princesse, ses pensées sont rapportées au style indirect.**

Elle voyait seulement [que M. de Nemours ne l'aimait pas [comme elle l'avait pensé]], et [qu'il en aimait d'autres qu'il trompait comme elle]. Quelle vue et quelle connaissance pour une personne de son humeur, [qui avait une passion violente], [qui venait d'en donner des marques à un homme] [qu'elle en jugeait indigne] et à un autre [qu'elle maltraitait pour l'amour de lui] ! /

**Les phrases de ce passage sont tortueuses** : elles miment la foule de pensées qui se bousculent dans l’esprit de la princesse :

* la première phrase comporte une proposition principale introduisant 2 propositions subordonnées complétives, une proposition subordonnée conjonctive cc de comparaison et une proposition subordonnée relative qui expriment les pensées de Mme de Clèves ;
* la deuxième comporte une proposition principale et 4 propositions relatives parfois enchâssées traduisant encore ses pensées.
* la complexité des phrases montre que la princesse ne peut plus contenir son dépit : ses pensées de bousculent. On peut noter que les phrases sont de plus en plus longues et tortueuses (gradation), ce qui témoigne de l’agitation croissante de la princesse.

**l’allitération en [k]** (à cause des pronoms relatifs et des conjonctions de coordination) est dure : elle exprime la violence de ses sentiments.

**« voyait, vue »** est encore un polyptote : larépétition des mots de la famille de la vue insiste sur sa prise de conscience : en effet, au XVIIe siècle, l’idée de vue est étroitement liée à la lucidité (qui porte aussi la racine de la lumière : lumière intérieure : lux). Voir, c’est comprendre de manière claire la réalité d’une situation d’ailleurs, la « vue » est associée à la « connaissance »).

l’adverbe « **seulement »** nuance cependant cette lucidité, puisque les sentiments de Mme de Clèves sont tels qu’elle ne peut pas réellement prendre de recul sur ce qu’elle lit (d’ailleurs, la suite montrera qu’elle s’est trompée, la lettre était celle du Vidame).

Sa prise de conscience, dans la première phrase, porte sur deux révélations exprimées par des propositions complétives :

* **[que M. de Nemours ne l'aimait pas [comme elle l'avait pensé]],**

Cette proposition subordonnée complétive nous apprend que la princesse prend conscience qu’elle se trompait sur les sentiments du duc et c’est peut-être cette méprise qui la chagrine le plus. La proposition subordonnée comparative **« comme elle l’avait pensé »** suggère que c’est surtout son amour-propre qui est mis à rude épreuve. La Rochefoucauld, ami de Mme de La Fayette, dit ainsi dans ses *Maximes* « il y a dans la jalousie plus d’amour-propre que d’amour » (1678).

**« aimait »** est aussi répété car c’est bien l’amour qui est la cause de ses souffrances.

* **[qu'il en aimait d'autres qu'il trompait comme elle].**

Cette deuxième révélation porte sur le caractère volage de M. de Nemours. Son amant descend de son piédestal : il ne mérite plus son amour.

**« Quelle vue… ! »** La deuxième phrase est exclamative et exprime la déception de la princesse, qui se laisse aller à un flot de réflexions désordonnées marquées par des propositions relatives :

* les deux premières la concernent : l’antécédent, quoi qu’indéfini, la désigne :
  + **pour une personne de son humeur, [qui avait une passion violente]**: la princesse met ici en avant l’humeur, c’est-à-dire sa disposition affective, son état amoureux et sa « passion violente » : les termes sont péjoratifs car l’amour est ici vu comme source de souffrance (passion vient de « patior » en latin : subir ou souffrir).
  + **[qui venait d'en donner des marques à un homme] :** c’est surtout la manifestation de son intérêt envers le duc (GN « des marques ») que la princesse regrette (lors du tournoi) : Mme de Clèves n’a pas été maître de son apparence et M. de Nemours doit être au courant de sa passion : c’est donc bien son amour-propre qui est blessé.
* les deux suivantes concernent les deux hommes de sa vie de manière détournée :
  + **[qu'elle en jugeait indigne] :** le verbe de jugement suivi de l’adjectif qualificatif attribut du COD témoigne de la déception de Mme de Clèves : M. de Nemours n’est plus digne de son amour.
  + **et à un autre [qu'elle maltraitait pour l'amour de lui]** : « l’autre » désigne ici M. de Clèves, « lui » désigne M. de Nemours, « elle » désigne la princesse : le jeu des pronoms montre bien la situation triangulaire classique de l’amour malheureux. La position la moins enviable est tout de même celle de M. de Clèves, le mari aimant mais mal aimé, puisque Mme de Clèves lui préfère M. de Nemours.
* Mme de La Fayette met ici dans les pensées de la princesse beaucoup de tournures généralisantes ou indéfinies (« une femme de son humeur », « un homme », « un autre » pour teinter ici le passage de moralisme : l’amour passion est destructeur.

**Bilan de mouvement** : **Madame de Clèves a perdu ici sa tranquillité d’esprit car elle est rongée par les affres de la passion et que son amour-propre est blessé. La misère et la faiblesse de la princesse apparaissent bien. Cette expérience permet à Mme de La Fayette d’analyser finement les mécanismes de l’âme humaine.**

1. **L’examen de conscience l. 6 à 11**

**La Princesse fait ici une véritable plongée en elle-même. Mme de La Fayette en profite pour décrire la jalousie comme un sentiment négatif qui rabaisse celui qui le ressent.**

* 1. **Un mal nouveau**

**Mme de Clèves exprime donc un mal nouveau, qui la surprend par sa violence.**

Jamais affliction n'a été si piquante et si vive ; il lui semblait [que ce qui faisait l'aigreur de cette affliction était ce [qui s'était passé dans cette journée]] et [que, [si M. de Nemours n'eût point eu lieu de croire] [qu'elle l'aimait], elle ne se fût pas souciée [qu'il en eût aimé une autre]]

**« affliction, si piquante et si vive, l’aigreur de cette affliction » :** la narratrice nous fait ressentir ici les sentiments de Mme de Clèves, sans qu’ils soient précisément nommés (en effet, la princesse de reconnaît pas encore la jalousie). Le mal est désigné et caractérisé par des termes généraux et négatifs. On peut noter la présente d’adverbes intensif « si ».

**La phrase se poursuit de manière encore très complexe**, pour suggérer le flux de pensées bouillonnantes qui traverse l’esprit de Mme de Clèves : on ne note pas moins de 2 propositions subordonnées complétives dépendant de « il lui semblait » (modalisateur témoignant du point de vue subjectif de la princesse) et 4 propositions subordonnées enchâssées.

**« ce [qui s'était passé dans cette journée]] et [que, [si M. de Nemours n'eût point eu lieu de croire] [qu'elle l'aimait], elle ne se fût pas souciée [qu'il en eût aimé une autre]] »**: ces propositions subordonnées montre la cause du mal qui est de l’ordre, encore une fois, de l’amour-propre (idée déjà énoncée plus haut) : c’est d’avoir laissé paraître son amour à M. de Nemours qui importe à Mme de Clèves. Elle exprime dans une proposition subordonnée circonstancielle de condition avec un subjonctif plus-que-imparfait « si M. de Nemours n’eût point eu lieu de croire » et une principale qui est aussi au subjonctif plus-que-parfait : on reconnaît ici la valeur de l’irréel du passé et donc l’expression du regret : son amour-propre est blessé parce qu’elle a laissé paraître son amour au duc de Nemours, alors qu’il en aimait une autre.

* **Le sentiment qu’exprime ici la princesse de Clèves, est avilissant car il n’est pas altruiste mais signe d’un amour-propre blessé. Il est donc dégradant.**
  1. **Nommer le mal : la jalousie**

**La princesse ne s’arrête cependant pas là : elle poursuit son examen de conscience pour définir le mal dont elle souffre.**

Mais elle se trompait elle-même, et ce mal, qu'elle trouvait si insupportable, était la jalousie avec toutes les horreurs [dont elle peut être accompagnée].

**« Mais »** : le passage commence avec une conjonction de coordination qui marque l’opposition avec ce qui précède. La princesse essaie de définir le sentiment qu’elle ressent mais le confond premièrement avec l’amour (« une personne de son humeur… passion violente ») puis elle découvre que c’est son amour-propre qui est touché et enfin, elle pose un mot sur son mal (dans la suite de la phrase). Ce « mais » annonce la véritable clairvoyance de la princesse.

**« ce mal si insupportable »**: la narratrice emploie ici une hyperbole pour désigner le sentiment que ressent la princesse.

**« la jalousie » :** la jalousie est nommée enfin. La position de « la jalousie » comme attribut du sujet met le sentiment en exergue. Notons que l’on trouve ici l’influence de la préciosité sur le roman : nommer les sentiments avec des termes précis, les caractériser est une préoccupation majeure des écrivains précieux.

**« avec toutes les horreurs » :** ce GN prépositionnel accentue encore le caractère vil de ce sentiment, indigne d’une honnête femme.

* **Ce passage loue les vertus et les pouvoirs du « connais-toi toi-même » cher aux classiques. En nommant ses faiblesses, la princesse apprend déjà à les dominer et à les guérir.**

**Bilan général Nous n’avons plus ici l’image idéalisée d’une honnête femme mais l’image d’une femme tourmentée et en proie aux affres de la passion. Après avoir ressenti sa confusion, le lecteur assiste à l’examen de conscience de la Princesse, qui lui permet de reconnaître la jalousie dont elle souffre. Cet extrait reflète l’éthique classique : il nous donne à voir la faiblesse d’un cœur humain aliéné par la passion amoureuse. Toute la morale du roman se retrouve ici concentrée.**